

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 30

Artikel: A table
Autor: G.H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217367>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

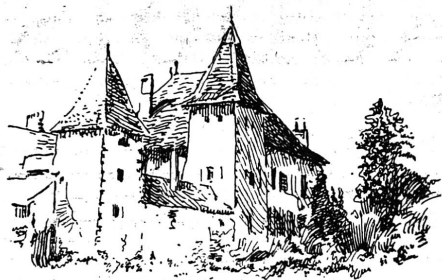
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



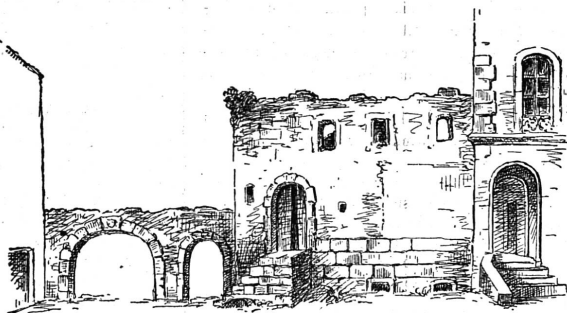
UNE MISE AU POINT

PERMETTEZ-MOI de signaler une erreur dans l'article relatif à la conspiration d'Isbrand Daux, inséré dans votre numéro du 15 juillet.

Il s'agit de ses immeubles à Lausanne. L'auteur de l'article indique que les deux maisons du bourgeois conspirateur contre Berne étaient situées « l'une au faubourg de St-Laurent, l'autre dans la rue de la Madeleine ». C'était bien ce que l'on croyait il y a une quinzaine d'années encore et ce que l'on a maintes fois répété et imprimé, mais c'est inexact, ou plutôt, ce n'est juste qu'en partie. On sait en effet aujourd'hui, exactement, depuis que nos historiens ont examiné avec soin le dossier de l'affaire de 1588, conservé aux Archives, quelles étaient les diverses propriétés des complottes de la conspiration. Aucun d'entr'eux ne possédait de maison à la rue de la Madeleine. Isbrand Daux possédait à Lausanne deux maisons : l'une, la moins importante, était en effet au faubourg de l'Ale de St-Laurent, sur l'emplacement de la cour attenant aujourd'hui au n° 18, là où s'élève depuis peu une échoppe de marchand de primeurs. Mais l'autre maison, la principale, vraisemblablement la demeure d'Isbrand Daux, était à l'entrée de ce même faubourg de l'Ale 5, l'angle de Nord en sortant de ville, près du poste de police, là où, de nos jours, les maisons n°s 48, 49 et 50 forment un angle rentrant nettement accusé. Cette maison Daux se trouvait ainsi très proche de la Porte de ville de St-Laurent, dont les hommes armés, cachés chez le bourgeois se saisirent sans peine et très promptement.

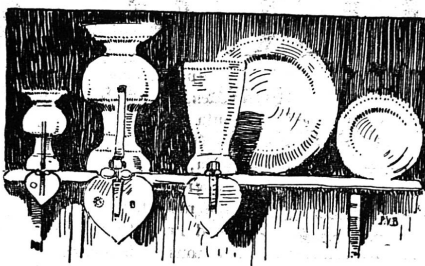
Quant à l'interruption de bâtiments du côté ouest de la rue de la Madeleine, il est fort ancien

Maison de la Madeleine
dont il est question
dans cet article.



aussi et il se pourrait bien qu'il ait aussi pour origine quelque démolition judiciaire, la tradition, en tout cas, le prétend depuis longtemps, mais jusqu'ici on n'a pu préciser de quoi il s'agit. On a voulu parfois rattacher cela à l'entreprise du major Davel, mais cela est tout à fait faux. En 1722 d'ailleurs la place en question était déjà vide. Nous possédons des dessins du début du dix-neuvième siècle qui nous montrent l'état des lieux il y a un siècle. La cour était alors bordée du côté rue par les restes de deux portes cintrées, sur la clé de voûte de la plus grande, vraie porte cochère, on distinguait les vestiges d'un blason ; l'immeuble de droite, n° 9 actuel, qui avait fait partie de l'ensemble de bâtiments démolis, était en 1820 une masure délabrée et qu'on disait un ancien grenier. Il reste donc encore là une inconnue, un mystère qu'un de nos chercheurs finira bien par éclaircir, espérons-le.

G.-A. Bridel.



A TABLE

*Le dos au feu, le ventre à table,
Devant un festin délectable
Et une posture, vraiment,
Qui ne manque pas d'agrément,*

AINSI chantait, il y a environ cinquante ans, le principal personnage d'une opérette depuis longtemps oubliée. Ce personnage était un homme judicieux, mais j'imagine qu'il ne se doutait guère de l'importance que le « festin délectable » a eu, bien souvent dans la vie des nations. Karl Vogt écrivait jadis :

« La guerre est souvent et, avant tout, une question d'estomac, et la fameuse poussée des peuples du Nord vers l'Ouest et vers le Sud n'est, pour la plupart, motivée que par le besoin de manger. Et si, depuis la malheureuse tentative de Napoléon, on recule devant une guerre avec la Russie, c'est uniquement parce que, dans ce pays, il n'y a rien à mettre sous la dent. »

Peut-être l'affirmation est-elle un peu peu catégorique mais, alors même, cette idée contient un grand fond de vérité.

* * *

D'abord nomade, l'homme vécut de la chasse, mais il n'était pas pour cela, comme on l'a cru longtemps, exclusivement carnivore. Au contraire, on constate que souvent il ne se nourrit que de fruits, d'herbes, de racines, d'œufs et de nids d'oiseaux. A cette époque très lointaine, nos ancêtres n'étaient point gourmands. Ils mangeaient pour vivre et ne vivaient pas pour manger. Parfois, jamais plusieurs jours, faute d'avoir un morceau de quoi que ce soit à dévorer ; parfois aussi « gloutonnant » à l'occasion, jusqu'à ne plus pouvoir bouger.

Cependant, l'homme nomade finit par se fixer en certains lieux où il commença à cultiver la terre, à élever des bestiaux, à pêcher. C'est de ce moment que datent aussi une certaine mesure et une certaine régularité dans les repas. Ces gens-là consomment beaucoup de laitage, non seulement de vache, mais encore de chèvre, de brebis, d'ânesse, de truie, de renne, voire même de chienne. Les lectrices du *Conteur Vaudois*, assurément, font ici une moue accentuée ; mais, il leur serait bien difficile de me dire en quoi le lait de chienne est plus... disons le mot : dégoutant que le lait de vache ou de chèvre. Affaire de mode et d'habitude, voilà tout.

Les anthropologistes, pas plus que les archéologues, ne nous disent si ces bons aïeux confectionnaient des croûtes au fromage, des fondues et des râclettes, détail qui intéresserait certainement nombre d'amateurs. Quoi qu'il en fut, avec l'agriculture naquit l'art culinaire. Oh ! un art des plus simples et dont la *cuisinière bourgeoise* ne vou-

draît pas pour sa chatte ou son chien, mais qui n'en fut pas moins l'origine de toutes nos friandises. Cet art se développa en même temps que l'art du potier, qui s'ingénia dès lors à fabriquer des ustensiles capables de résister au feu.

La viande n'était considérée comme un aliment ordinaire que par les peuples chasseurs. Les peuples porteurs ne tuaient, pour les manger, que les bêtes de leurs troupeaux. Aujourd'hui encore, les Zoulous, par exemple, n'abattent de bœufs pour leur usage que dans des circonstances particulièrement solennelles. Cependant, peu à peu, nos ancêtres devinrent plus carnivores et ils se mirent à élever du « bétail de boucherie ».

Lisez Homère. Les héros de l'*Odyssée* mangent et boivent continuellement. Ils s'occupent d'agriculture et de jardinage (le vieux Laërte soigne de son mieux son verger). Mais les troupeaux contiennent la principale de leurs richesses et la viande fait partie de tous les repas. Ils engraisent leurs animaux, mais sans leur faire subir, dans ce but, l'opération chirurgicale en usage chez nous. Ils ont délaissé le gibier et ne s'en nourrissent qu'au pis-aller. Il en est de même du poisson qui, servi sur une table, dénote la misère, le dénuement, la faim.

Mais la mode, jadis comme aujourd'hui, se charge de changer les préférences et d'abolir les animadversions. A l'époque florissante de l'histoire grecque, on raffole du poisson. De carnivore, ces bons Hellènes sont devenus piscivores, en moins de trois siècles, et ils poussent cette passion aux plus extrêmes raffinements. Cette fois, la *cuisinière bourgeoise* daignerait humer le parfum des sauces et l'arôme des courts-bouillons. Plus tard, les Romains renchéiront sur ce goût et payeront des prix insensés certaines sortes de poisson : les nœcrèmes, par exemple, que certains césars entretenaient en des viviers et nourrissaient de chair humaine.

Dans Homère, il n'est question ni de volaille, ni d'assaisonnement. Le poète ne mentionne que le sel. L'oignon même était inconnu. Aujourd'hui, les Grecs ne vivent que de mouton, de riz au poivre rouge, de poulet, de poisson sec, le tout éternellement assaisonné d'oignon et d'ail. Ainsi, en gastronomie comme en toilette ou en mobilier, la mode suit une évolution, mais très lente.

La découverte de la pomme de terre et sa vulgarisation, pour ainsi dire universelle, ont apporté à la table un appoint précieux ; mais cet appoint n'a pas empêché l'humanité de devenir de plus en plus carnivore. Chez les peuples, même purement agricoles, la viande occupe, actuellement, le premier rang dans la nutrition. Chez quelques nations sauvages, ce goût est vraiment passionnel. C'est la faim inassouvie de viande qui pousse au cannibalisme. Celui-ci tend à disparaître, mais, pendant une très longue période, il y eut partout des cannibales sur la terre.

L'ethnographie trouve la preuve de cette assertion dans certaines coutumes symboliques et dans certaines expressions. Il serait intéressant aussi, de savoir pourquoi tel peuple préfère telle viande à telle autre. Les Chinois mangent de préférence du chien gras ; les Esquimaux aiment le chien de mer et le Lapon ne mangerait à aucun prix du lièvre, que nous prisons beaucoup ; les Vaudois se régalaient de saucissons et de jambon de porc, tandis que les Sémites ne peuvent pas les sentir. En ce qui concerne ces derniers, l'interdiction de la loi judaïque ne pouvait ne s'appuyer sur des raisons d'hygiène, car la trichinose n'était point connue en ce temps-là. Quant aux maladies cutanées, dont on rend ce brave cochon responsable, rien n'a été prouvé.

Je parlais plus haut d'assaisonnement. Les épices, y compris le poivre, n'ont droit de cité dans la cuisine de l'Occident que depuis la fin du moyen-âge, lorsque les relations commerciales avec les Indes commencèrent à prendre une extension considérable. Pendant des siècles, le miel fut la seule substance qu'on employât pour sucrer les plats.

De nos jours, enfin, l'art culinaire tend à s'uniformiser. Brillat-Savarin, l'illustre et truculent gastronome, l'auteur exquis de la *Physiologie* du goût, partageait l'Europe en deux zones principales : la zone du beurre au Nord, la zone de l'huile

le au Sud. La première serait caractérisée par la consommation de l'oie, la seconde par celle du poulet et de la dinde. C'est assez exact, ou, plutôt, c'était assez exact de son temps, à la fin du dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième, mais, depuis lors, en dépit des droits de douane, les produits alimentaires s'échangent de plus en plus. Les septentrionaux ont certes toujours une prédilection marquée pour l'oie; un Noël sans oie, en Allemagne, en Angleterre, en Néerlande, etc. est un Noël manqué; mais la dinde, importée au dix-septième siècle d'Amérique, par les Jésuites, pénètre dans le Nord et fait concurrence au palmipède. D'autre part, le beurre s'introduit dans le Midi. Par suite des communications incessantes et rapides entre nations, les originalités gastronomiques tendent à disparaître comme les originalités du costume. Le riche peut manger aujourd'hui, à Tokio ou à Singapour, aussi bien qu'à Paris ou à Londres, et le pauvre ne sait plus si le pain qu'il gagne si péniblement, a été fait avec du blé poussé sur le sol de son pays ou venu d'Algérie, d'Amérique ou des Indes.

Même dans la nourriture se faufile la banalité si puissamment égalitaire. G. H.

Le mur aux lézards. — Un père et son fils sont arrêtés devant un mur sur lequel courent de nombreux lézards, sous les caresses du soleil tropical que nous avons ces jours...

— Dis-moi, Riri, sais-tu ce que cherchent ces lézards? demande le père.

— Mais oui p'pa, y cherchent des lézards.

R.-H. R.

La morte saison. — Le directeur d'une entreprise de pompes funèbres rencontre, l'autre jour, un de nos amis qui lui demande des nouvelles de sa santé, de sa famille, de ses affaires.

— Je vous remercie, je vais bien et ma famille aussi. Quant aux affaires, nous entrons dans la mauvaise saison; les médecins partent en villégiature. J. C.

Tom: Je parie que tu ne savais pas que j'étais électricien à mes heures.

Jeny: Ah! vraiment!... et depuis quand?

Tom: Et bien, voilà. L'autre soir, chez Jeanne, un plomb vint à brûler, nous plongeant dans la plus profonde obscurité. Qui crois-tu qui l'ait remis?

Jeny: Ce que j'en dis?... C'est que tu n'es pas électricien, mais un fichu idiot!



3 LE PONT DU TORRENT

(Suite.)

Arrivés au col, passage remarquable, qui conduit à Sion, M. d'Andilly resta stupéfait à la vue de ces immenses débris, amoncelés pêle-mêle, qui couvraient la vallée sur une longueur d'environ deux lieues...

— Que c'est grandiose! Jamais rien de pareil n'a frappé mes regards! fit le peintre.

— Racontez-moi, Paul, quelque chose de cette grande catastrophe.

— Une cime des Diablerets s'écroula en 1714 et une autre en 1749. Mon grand-père a été témoin de la dernière. Le sol trembla, les chalets d'Anzeindaz craquèrent et un nuage de poussière descendit dans la vallée du Rhône. Une centaine de personnes furent englouties. Un Valaisan survécut... Son chalet était protégé par une roche énorme, et du fromage et un filet d'eau conservèrent la vie au père; trois mois il travailla pour se frayer un passage. Il revit le ciel bleu et sa famille... mais sa femme était déjà remariée. Epuisé et désolé... il mourut peu après... Ce récit intéressa l'artiste...

— Connaissez-vous d'autres histoires de montagne?...

— Regardez, monsieur! fit Paul en désignant du doigt un petit troupeau de chamois qui jouaient au pied du glacier de Paneyrossaz.

— Charmant tableau! quel gracieux animaux! Ce sont les gazelles alpines, fit M. d'Andilly.

— Sur ce glacier, ajouta le jeune guide, il y a quelques années, M. F., étudiant de Bex, tomba dans une crevasse... il tailla, avec son couteau, des marches dans la glace et, grimpant comme les ramoneurs, il échappa à une mort terrible!

En ce moment, un grand bruit fit tressaillir nos deux montagnards... Une masse de débris de rochers roulaient, sautaient, se brisaient sur les pentes des Diablerets.

— Ah! monsieur! voilà les damnés de nos montagnes qui travaillent! Ils habitent de profondes cavernes qu'ils élargissent toujours, et de temps à autre, ils jettent les débris dans la vallée... La «fenêtte» y demeure aussi.

— Une fenêtte? fit en riant M. d'Andilly.

— C'était une mauvaise mère, qui tua son enfant et le donna à manger à un porc! Chaque année, la veille de Noël, elle descend, en suivant les bords de l'Avaçon, jusqu'au Rhône, puis elle remonte aux Diablerets en poussant des cris si plaintifs qu'ils font frémir les plus courageux! Mon grand-père l'a souvent entendue! J'ai bien de la peine à ajouter foi à ces histoires!

— Moi aussi, mon jeune ami! répondit le Parisien, en riant de tout son cœur; c'est le fruit de l'imagination de quelque poète montagnard ou de l'ignorance.

— Vous êtes savant, monsieur! Permettez-moi une question... D'où proviennent ces jolis coquillages, changés en pierre, que l'on trouve au milieu du massif des Diablerets, à l'Argentine, au Muveran, etc.?

— Ce sont des pétrifications; ces rochers, comme une grande partie de l'Europe, ont été couverts plusieurs fois par les eaux de la mer, il y a plusieurs milliers de siècles! Des causes, plus ou moins connues, ont bouleversé le globe et soulevé ces masses formidables; ces coquillages, etc., prouvent d'une manière évidente ce que je viens d'avancer.

Quelle grande surprise pour le jeune montagnard! Ce rayon de lumière en fera jaillir d'autres de ce cœur intelligent!

Le soleil rasait la pelouse. Quel ravissant tableau! A chaque brin d'herbe une gouttelette de rosée scintillait; la grive noire s'ébattait dans un buisson de genévrier... un aigle planait et de petits oiseaux étendaient leurs ailes sur les roches isolées, saluant aussi l'astre fécond et bienfaisant, qui ramenait la vie dans ces hautes et sublimes solitudes!

La voix fraîche d'un «bouffe» attardé se fit entendre et cette note humaine faisait bien dans le paysage:

< Todzor, todzor, su la montagne
Dzoyeu yé tsante to solé!

Allein! motèla tè bargagne,
Allein plle vito pourrè bagna!
Farè tsò! vuoiqué lè solé!

> Dzaqué, kemein on' izelette,
Tsanté, deman lè mitsotein!
Ona dozanna de motette,
Qué ne zon bailla mè tzevrette,
Faron pllèzir à noutrè dzein! >

De retour à Gryon, le récit de M. d'Andilly et les scènes de la nuit surtout égayèrent sa famille. Marie, tout en embrassant son père, lui dit:

— Quand me permettras-tu de voir ces belles choses?

— Prochainement, mon enfant!

Souriante, elle regarda Paul, qui sourit aussi.

IV

Le peintre avait remarqué, près du pont de Solalex, sur l'Avaçon, un sapin magnifique, isolé, entouré de débris de rochers, couverts de rhododendrons, de fougères et de mousses. Le tronc, à quelques pieds d'élévation, se divisait en une dizaine de fortes tiges, comme un immense candélabre.

L'artiste voulait le dessiner.

— Demain, fit-il un soir à Marie, tu nous accompagneras. Rien de plus joli que cette course, peu pénible; tu verras de riches pâturages, de véritables prairies, auxquelles les arbres fruitiers seuls manquent.

— Oh! merci, cher papa!

Marie rêva de rochers, de chamois et de fleurs! ...Comme Marie jouissait de la vie en faisant une ample cueillette de fleurs! Paul, sans trop se soucier de son fardeau, faisait un bouquet de gentianes bleues... Dans une halte, il en tressa une guirlande destinée à orner le large chapeau de paille de Marie... Un doux sourire fut la récompense du montagnard...

Voici le torrent, peu large, mais couvrant d'écume de grosses roches. Le pont, plus que primitif, consistait en trois tiges de sapins de quelques pouces d'épaisseur. M. d'Andilly traversa d'abord la passerelle vacillante et glissante... Paul déposa sa charge et prit Marie par la main; saisie par un peu d'émotion, elle serrait fortement celle du jeune homme, qui aurait, sans doute, désiré que la passerelle allât jusqu'aux chalets d'Anzeindaz!

— Voilà mon sapin! Nous restons ici... Que cet air est vif! Quel appétit! ajouta le peintre. Marie, aide à Paul à étaler nos provisions sur cette belle nappe de mousse, parfumée par les fleurs.

Jamais la jeune fille n'avait fait un plus délicieux repas! disait-elle. Un verre de bon vin du «Chêne» arrosa le pain bis, le vieux fromage et le rôti de chamois. la pièce de résistance!

— Pendant que tu dessineras, cher père, Paul m'aidera à cueillir un bouquet pour maman; n'est-ce pas, Paul?...

— Avec le plus grand plaisir, mademoiselle!
(A suivre.) F. Oyex-Delafontaine.

En poche. — Que découpes-tu dans ton journal? Demande Madame à son mari.

— Un entrefilet relatant qu'un monsieur a obtenu gain de cause dans un divorce. Sa femme lui vidait constamment ses poches.

Petit dictionnaire drôlatique:

Château en Espagne. — Propriété du domaine de la fantaisie.

Egalité. — Une douce plaisanterie qui consiste à se trouver égal à ses supérieurs et supérieur à ses égaux.

Goût. — La fleur du bon sens.

Médiance. — Un crible qui laisse passer le bon et retient le mauvais.

Solitude. — La dernière maîtresse.

ASSOCIATION DES VAUDOIS

Indemnités de voyages. — Mlle Nicodet, trésorière centrale (2, Avenue de Rumine), rappelle aux déléguées, aux Comités centraux et aux assemblées générales (printemps), qu'elles ont droit au remboursement de la moitié ou des trois quarts de leurs frais de chemins de fer. Mais qu'étant donnée la maigreur de la caisse centrale, qui n'a, pour s'alimenter, que les petites cotisations des sections et des membres isolées... et la générosité de Madame Widmer, la trésorière ne force aucune déléguée à recevoir son indemnité. Il est cependant bien entendu que celles qui ont besoin de cette indemnité et qui n'osent pas le réclamer, sont dans leur tort.

Un nouveau chansonnier romand.

La chanson peut être un instrument merveilleux de culture morale et patriotique. Il fallait en finir une bonne fois avec les chansons que serine trop souvent avec délices, notre jeunesse romande: «Caroline», «Viens pouppoule», «Le chat noir», «La boiteuse», «Madelon», et tant d'autres, absolument étrangères à notre vraie mentalité nationale. C'est fait!

Grâce aux efforts du «Chœur des Vaudoises», de Lausanne, grâce au concours de musiciens folkloristes éminents (MM. E. Lauber à Neuchâtel, l'abbé Bovet à Fribourg, J. Juillerat à Porrentruy, et d'autres), grâce, également, aux précieux documents amassés par feu le Dr Arthur Rossat pour la Société suisse des Traditions populaires, un «Chansonnier du Pays Romand» vient de voir le jour. Les «Editions Spes» lui ont fait une seyante toilette et voici un total de 107 chansons arrangées pour chœurs